



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

Chapeau en paille d'Italie, orné d'un oiseau de paradis, des magasins de Mme Rousselet-Vaulout, rue de la Paix, n. 28. Peignoir en organdi, écharpe en ruban broché.

MODES.

Avec les journées ardentes de cette saison et les frais nuages de nos belles soirées, apparaissent les toilettes toutes blanches et diaphanes, ces tissus légers et ces voiles capricieux qui donnent un aspect d'anges ou de sylphides aux femmes qui s'aperçoivent ainsi vêtues sous les ombres de nos belles promenades. Les mousselines, les organdis, tout ce qui fut inventé de plus fin et de plus transparent remplace en cet instant les riches étoffes, les dessins aux mille nuances. C'était merveille que de voir, l'hiver dernier, nos modes s'emparer de toutes les richesses des tems passés, pour en former de splen-

dides parures; c'est enchantement aujourd'hui, que de retrouver en costumes ces nuances poétiques qui nous rappellent ces êtres légers, vaporeux, respirant sous les fleurs et entourés de gazes. A l'imagination seule appartient de définir le charme piquant dont s'environne cette jolie femme, qui, parée d'une onduleuse mousseline, d'une fleur échappée de son chapeau pour se jouer dans ses cheveux, vient échanger les coquetteries des salons contre les grâces de la nature : c'est au cœur à comprendre la séduction de cette jeune fille, dont les bijoux n'ornent point le corsage, dont les cheveux ne sont point retenus sous des nœuds, et qui, voilant d'une simple robe blanche sa beauté virgine, semble marcher au milieu de la

vie comme un ange descendu sur la terre pour y chercher sa destinée. C'est aux poètes, c'est aux romanciers, c'est aux plumes vouées aux romantiques peintures à décrire tous ces gracieux prestiges : à nous la tâche plus modeste et plus positive de dire que les toilettes les plus blanches, les plus fraîches, les plus légères, forment toute l'élégance de nos modes d'aujourd'hui.

— On porte beaucoup d'organdi, soit en robe ou en peignoir. Organdi uni ou brodé en laine de couleur, au plumetis, au passé, et même au crochet. Ces dernières robes sont encore l'effet d'une de ces bizarreries qui ont fait fouiller dans les garde-robes de nos ancêtres pour nous emparer de ce qui rendait charmantes, il y a près d'un siècle. Les organdis, ou plutôt les mousselines à dessins *fouillis*, entremêlés de broderies au passé et au crochet, ont été portés cet été par quelques femmes très-élégantes, celles, sans doute, qui ont mis à la mode les dentelles noires et les pékins à ramages. Nous avertissons de ce nouveau goût, afin que l'on sache maintenant le mérite que peuvent avoir ces débris des vénérables *vertugadins* de l'ancien régime.

— Les pélerines en organdi clair, à larges ourlets et doublées en taffetas de couleur, sont très-nombreuses. La nuance de la doublure s'assortit avec celle qui domine dans la robe. Au bord de l'ourlet se met souvent une très-petite dentelle fort fine. Ce genre est très-simple et gracieux pour les négligés.

— Pour les pélerines plus habillées, les broderies ne peuvent être trop chargées de dessins et de points à jours. On peut juger de la longueur du travail que la mode exige, par le prix de certains articles. Un collet, sans la dentelle, peut coûter jusqu'à 150 fr. de façon.

— A la campagne, ces collets sont le seul luxe de la toilette. On en porte d'une grande richesse avec les peignoirs les plus simples. Les petites manchettes qui re-

tournent sur le poignet sont aussi l'indication d'une recherche de bon goût. Pour nouer autour du cou, on a fait beaucoup de petites cravates en organdi brodées et garnies de dentelles; cela est plus frais et plus distingué que les pointes en couleurs.

— On porte des peignoirs en jaconas très-clair, garnis au-dessus de l'ourlet d'un bouillon de mousseline, dans lequel est passé un ruban de taffetas paille, rose ou lilas. La pélerine est garnie de même, et, autour du cou, un bouillon de mousseline soutient une légère garniture fixée sur le devant par un nœud qui correspond à celui de la ceinture.

— Beaucoup de peignoirs n'ont de broderies que sur les deux côtés du devant et autour de la pélerine; le bas est uni.

— On a beaucoup admiré cette semaine un peignoir d'un goût ravissant, et digne des ateliers de M^{me} Minette, où il avait été exécuté; il était en mousseline des Indes, doublé en taffetas lilas. Sur les deux côtés du devant étaient des broderies en forme de brandebourgs, diminuant en formant échelle depuis le bas du jupon jusqu'à la ceinture. Chaque brandebourg était brodé en dessins gothiques, et se réunissait par un nœud de mousseline en broderies assorties, et doublé d'un ruban lilas. Même répétition pour fixer la pélerine et le bas des manches. Rien de meilleur goût que ce costume, qui fut porté avec un chapeau en paille de riz, orné d'un bouquet de plumes dont la crête était lilas, et les bords blancs.

— M^{me} L**** portait dernièrement à l'Opéra un petit bonnet de blonde, jeté très en arrière de la tête, et qui, au lieu de garniture, avait sur le devant deux demi-couronnes de roses de haies, placées comme les tresses à la Clotilde, en formant deux arcs de chaque côté. Sa robe était en mousseline de soie rose, décollée, manches courtes, et ornée d'une mantille en point d'Angleterre.

— En général, les femmes qui se ha-

sardent d'aller à l'Opéra, en dépit de la chaleur, se mettent en robe de mousseline ou d'organdi décolletée, une écharpe légère sur le cou.

— Pour les circonstances qui nécessitent dans cette saison une toilette *riche*, on emploie des gros de Naples blancs, peints ou brodés en couleur, qui sont d'une grande fraîcheur.

— Dans beaucoup de magasins on voit des organdis semés de bouquets peints en couleur; c'est une fantaisie qui convient aux bals d'été et aux toilettes de jeunes personnes.

— Les petites poches aux robes continuent à être à la mode.

— On porte des mitaines en fil d'Écosse à jour qui sont aussi fines que la dentelle.

— Les robes semblent être de plus en plus longues. Tout le monde se désespère de cette mode incommode et ingrate tout à la fois, et pourtant tout le monde l'adopte; les jupons doivent toucher terre.

— On porte beaucoup de chapeaux en *tulle-blonde*, ou en tulle à coulisses, qui sont d'une légèreté charmante; on y met un nœud de ruban, un voile au bord, et on peut à la campagne renouveler soi-même cette coiffure, qui est gracieuse et tout-à-fait convenable à la saison.

SENTIR!

Oh! si j'avais à écrire dans un journal dogmatique et grave, philosophique ou religieux, je ne manquerais pas de me carrer et de me prélasser dans le nuage de la métaphysique et de l'idéologie, demandant à Aristote si, en définitive, l'âme ne sent que quand les organes extérieurs ont senti; à Platon, si c'est l'âme qui, éclairée par un rayon divin, un céleste sentiment, communique la sensation aux pieds, aux mains, au cerveau. Je pencherais assez pour Platon, attendu que c'est

le soleil qui fait la chaleur, et non la chaleur qui fait le soleil.

Si j'étais grammairien, philologue, travaillant à un dictionnaire, voir à l'éternel monument de l'académie, je m'étendrais de toute ma longueur sur les acceptions si incertaines du mot *sentir*, mot vague en effet comme l'idée qu'il exprime, planté là comme un poteau sur la frontière du physique et du moral: pour mieux expliquer ma pensée, je pourrais citer un mot excellent dû à un vieux soldat de l'empire. Il racontait devant quelques personnes bien élevées l'assaut d'une formidable redoute qu'il attaquait, lui mil-lième, avec un bataillon de grenadiers de la garde, et peignait avec une admirable énergie de tons les quatre-vingts bouches à feu qui les décimaient et les forçaient à serrer les rangs à chaque pas qu'ils faisaient.

— Et nous montions toujours au même pas!

Je n'ai pas besoin d'ajouter le serment qu'il ajoutait à sa phrase pour la corroborer: qu'il suffise de dire qu'il avait alors de ces regards scintillans d'une sorte de génie qui mettent les auditeurs dans la position de celui qui raconte. Chacun entendait l'affreuse canonnade, chacun voyait les ravages des boulets dans un seul coup-d'œil du vieux soldat: on était extrêmement ému. Une dame, d'une voix pénétrée, lui dit alors.

« Et dans ce moment que sentiez-vous?

— Ce que je sentais! répéta le soldat fort embarrassé de la question dont il ne voyait que le côté physique, ce que je sentais?... ah! la poudre?

— Ce n'est pas cela, mon ami, je vous demande ce que vous sentiez...

— Ah!... m'y voilà... parbleu je sentais le coude à gauche! »

Toutes nos dames qui ont vu la *Révolte au sérail* savent ce que c'est que *sentir le coude à gauche*: je n'insisterai donc pas, et d'ailleurs ce n'est point là

l'exemple que je voulais citer. J'en sais un plus convenable à celles qui nous li- sent sous les ombrages parfumés du Lan- guedoc ou de la Provence ; dans les vieil- les forêts de Bretagne où croît le genêt odorant, sur un canot bercé par le Cher ou le Loiret, protégé par un berceau d'ar- bres épais, ou bien encore sur les Alpes, les Vosges ou les Pyrénées. C'est là que l'on sent avec un égal bonheur, et mieux encore que partout, un vers de Lamartine, un bouquet, une strophe de Hugo, une phrase de Nodier et un champ de fèves.

Or, je sais une dame qui se trouvait dans cette bienheureuse position d'esprit et de corps : elle était dans une délicieuse villa. Un parc ombreux et embaumé était sa retraite de tout le jour ; là, se prome- nant ou assise sur la verdure, elle ne ces- sait de savourer les ouvrages nouveaux arrivés de la ville, ou les nouvelles fleurs descendues de la main de Dieu. Quelle existence divine et que la femme qui en savait pleinement jouir était digne d'a- mour ! Malheureusement elle n'était pas jeune et par contre était comme on dit sentimentale, pour faire compensation. Avec quelle profonde expression de dou- leur elle déplorait cette frivolité de cœur des Français qui avaient rendu presque ridicule ce *sentimental* si admiré des Alle- mands et des Anglais ! Elle regardait cela comme une injure personnelle, et ne sor- tait de ses réflexions que plus sentimentale encore. Il faut croire que tel était le cas, un certain jour où son mari arriva de la ville après une assez longue absence : ce long séjour loin d'elle, elle l'avait bien remarqué, bien compté, bien supputé dans ses mélancoliques solitudes, malgré ses cinquante années, et à cause même de ses cinquante années qui lui laissaient tous les jours moins de tems pour les amours et les tendres soupirs. Elle avait donc attendu son mari avec une impa- tience à chaque heure croissante, et de plus en plus animée par le souvenir déjà lointain du premier jour, et de la lune de

miel et du soleil de miel même, quand elle apprit que ce cher époux allait reve- nir : alors la nature fut plus belle, les vers qu'elle lisait ou qu'elle faisait, je l'en soupçonne, furent plus beaux ; elle sentit tout mieux, plus profondément, plus vi- vement. Quel bon accueil pour un époux de retour !

Malheureusement, je le répète, l'é- pouse avait cinquante ans, et le mari était des plus positifs qu'il y eût : homme d'affaires, de bourse, de reports et de marchés à terme ; là était toute sa sensi- bilité. Aussi cette expansive faculté de l'ame qui fait tout notre génie, comme vous le savez, mesdames, ne l'avait-elle pas gâté ? Non content de ne pas comprendre sa femme, il la trouvait profondément ridi- cule, mais ridicule ou non, il fallait bien la trouver ; c'est ce qui advint le jour où il lui fut annoncé.

Elle était, comme d'usage, au fond du parc, d'où elle s'élança comme une jeune gazelle dans les bras de son *chéri*, de son *bien-aimé* qui l'embrassait comme pour acquit de conscience. Elle ne lui quittait pas les deux mains, qu'il eût peut-être bien voulu avoir libres pour prendre du tabac, et l'emmenait à pas lents dans ses allées chéries ! Le silence était profond des deux parts. C'est que le mari ne savait déjà que dire, et que la femme se livrait dans une muette contemplation aux im- pressions du moment.

C'était le soir : le demi-jour du crépus- cule est si touchant dans les forêts, l'air était embaumé, la paix de la nature al- lait à l'ame. C'était au milieu de ces délices de la création que madame *** s'émut au point qu'elle serra les dix doigts de son mari.

« Oh ! mon ami... dit-elle ! quel bon- heur de se retrouver après quinze jours dans de si beaux lieux ! que tout ce qui nous entoure est admirable ! Ce soleil cou- chant qui brunit le feuillage, ces rumeurs de la brise du soir, cette heure du repos de tous !... sens-tu, mon ami ?... »

L'ami regardait de côté et d'autre d'un œil vague et ne répondait pas.

« Oh ! tu es anéanti dans tant de beautés, tu ne peux me répondre, n'est-ce pas ? mais, dis, admirons à nous deux, c'est plus doux... Et ces clochettes dans le lointain, et ces chants qui se perdent dans l'écho, et ces ramiers qui gémissent tendrement... oh ! mon ami... sens-tu bien?... »

Et ici monsieur *** tira son mouchoir, en fit deux fois un sonore usage, puis il se prit à flairer de façon à aspirer tous les parfums de la terre et du ciel.

« Que je suis malheureuse ! se dit tout bas madame *** en quittant la main de son mari qui en profita pour prendre sa tabatière et la vider d'autant.

— Mon Dieu ! que je suis malheureuse ! »

ERNEST FOUINET.

SUR UN PORTRAIT DE RAPHAËL

PAR LUI-MÊME.

Le *Journal d'Anvers* publie, sur un tableau de Raphaël qui se trouve dans cette ville, l'article suivant, qui est rempli d'intérêt pour les artistes :

« La plupart de nos artistes et de nos amateurs, dit-il, ont vu ce tableau et n'ont pas hésité à le reconnaître pour l'œuvre du prince de la peinture et pour son portrait. Mais ici nous devons d'abord agiter une question principale, celle de savoir s'il existe un ou plusieurs portraits authentiques de Raphaël par lui-même. Nous avons consulté les historiens de la peinture en Italie et les recherches de M. Quatremère de Quincy. D'après le savant abbé Lanzi, le portrait de la galerie de Florence est le plus authentique. Il est aujourd'hui constaté que, dans la belle gravure que Morggen a faite d'un prétendu portrait de Raphaël, il a pris pour la tête de ce grand peintre celle de Bindo

Altovitti. Cette erreur, provenant d'une équivoque de Vasari, est aujourd'hui reconnue.

» D'après une tradition constante, Raphaël s'est peint lui-même, avec Pérugin, Bramante et plusieurs de ses élèves, dans les fresques du Vatican. Celui de tous ses propres portraits où il est le plus reconnaissable est à l'angle, à droite de l'*École d'Athènes*. Dans ce tableau, Raphaël a les cheveux bruns et la couleur de son teint tire sur l'olivâtre, ce qui se rapporte au portrait qui se trouve dans la galerie de Florence et dont M. Quatremère de Quincy a rapporté le trait.

» Raphaël s'est encore peint dans la *Dispute du Saint-Sacrement*, en compagnie de Pérugin ; il s'est encore placé à la suite de Virgile parmi les poètes du Parnasse. Enfin c'est encore lui qui tient la croix dans la grande composition d'Attila. Nous devons remarquer ici que lorsque Carle Maratte éleva un monument à Raphaël, cent cinquante-trois ans après sa mort, il fit sculpter son buste par Nardini, d'après son portrait dans l'*École d'Athènes*. Le corps de Raphaël avait été porté dans le plus beau des monuments restés de l'antique Rome, le Panthéon, devenu l'église de *Sainte Marie de la Rotonde*. C'est là que ses cendres ont été retrouvées seulement dans le mois d'octobre 1833. Grégoire XVI les a fait placer dans un sarcophage en marbre.

» Il existe au Musée de Paris le portrait d'un garçon de quinze ans dans lequel on a cru reconnaître Raphaël. C'est un des morceaux les plus achevés de ce grand peintre, qui n'a jamais rien fait de plus aimable ; cependant des critiques se refusent d'y reconnaître Raphaël, parce qu'ils supposent que, dans la force de son talent, il n'aurait point imaginé de se faire rétroactif, c'est-à-dire à l'âge où il était à peine entré chez le Pérugin. Mais, en parlant de ce portrait, nous devons faire une observation essentielle à la question. Raphaël y a les cheveux blonds.

Nous nous plaisons à rapporter ici, pour la satisfaction des artistes, quelques passages du portrait de Raphaël tracé par M. Quatremère de Quincy.

« D'après ce que nous ont appris les portraits vraiment authentiques de Raphaël, surtout ceux de la galerie de Florence et de l'École d'Athènes, il avait une figure régulière, agréable et délicate, les traits bien proportionnés, les cheveux bruns, les yeux de même, pleins de douceur et de modestie, le ton du visage tirant sur l'olivâtre; en tout l'expression de la grâce et de la sensibilité. Sa conformation et le reste de sa conformation paraissent avoir été tout-à-fait en harmonie avec sa physionomie. Il avait le col long, la tête petite, la taille grêle, rien en lui ne présageait une constitution d'une longue durée. Ses manières étaient pleines d'agrément, son extérieur était prévenant, sa mise avait de l'élégance, elle annonçait l'usage du monde et ce qu'on appelle le bon ton des gens de cour.

« Les qualités morales, celles du cœur et de l'esprit, répondaient au charme et à la grâce de sa personne. On est touché de la reconnaissance qu'il ne cessait jamais de témoigner à son vieux maître, mais surtout du respect qu'il eut pour ses œuvres, du soin qu'il prit de sa réputation en associant, comme il le fit, son portrait dans un grand nombre de compositions au sien propre, comme pour lui faire partager l'honneur d'un talent qui lui avait dû sa première direction. »

« La beauté de Raphaël et l'incomparable douceur de sa physionomie sont donc des faits attestés par l'histoire et les monumens de l'art. En contemplant cette figure angélique, telle qu'elle se trouve à la galerie de Florence et dans le portrait qui fait l'objet de cet article, dont le type et les suaves délinéations sont les mêmes, on reconnaît, par une sorte d'instinct sympathique, le peintre de la grâce, de ce don céleste, qui ne peut ni s'ensei-

gner ni s'apprendre, et que Raphaël a répandu avec tant de charme dans tous ses ouvrages, et surtout dans ses madones et le divin enfant. C'est ce sentiment de la grâce qui le rendrait encore supérieur à tous les peintres du monde, lors même qu'il n'eût pas possédé aussi éminemment toutes les parties de la peinture dont, par une exception au grand siècle de Léon X, tous les modèles étaient alors réunis, Léonard de Vinci, Buonarrotti, Corrège, Titien, et les meilleurs peintres vénitiens, comme pour confirmer la remarque de Patereulus, qu'on voit toujours à la fois naître et se développer un certain nombre de génies supérieurs dans les arts ou dans les sciences.

« Le portrait de Raphaël, qu'on peut voir maintenant en cette ville, paraît sortir de la collection des ducs de Mantoue, et il a été gravé plusieurs fois. Il est impossible de voir plus de suavité dans le pinceau, plus de délicatesse dans les carnations et plus d'harmonie dans l'ensemble. Les draperies sont du plus haut style, et c'est en tout point une œuvre supérieure. La couleur des cheveux peut seule faire hésiter sur l'identité du portrait; mais si nous nous en rapportons au type de la figure, à la chevelure blonde du portrait du Musée de Paris et aux altérations que les couleurs peuvent éprouver, nous y verrons Raphaël peint par lui-même, à l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans, dans la fraîcheur de son talent, et nous exprimerons les vœux les plus vifs pour que cette admirable peinture ne sorte pas, nous ne dirons pas de la Belgique, mais de notre ville où elle serait, pour notre Musée et pour tout cabinet, un ornement rare et précieux. »

THÉÂTRE NAUTIQUE EN ANGLETERRE.

La capitale de l'empire britannique est en pleine jouissance de ce genre de spectacle promis depuis si long-tems à la cu-

iosité proverbiale des Parisiens, et qui vient enfin de lui être offert. Hâtons-nous de dire qu'une comparaison serait injuste, et qu'avec toute l'habileté possible, les localités ne permettraient pas au directeur du théâtre Ventadour d'approcher des merveilles du théâtre de Londres.

Ce superbe jardin, le Tivoli de Londres, a été ouvert au public pour la première fois de cette année le 30 mai, c'est-à-dire environ une quinzaine avant l'époque où l'ouverture a ordinairement lieu. Les propriétaires de l'établissement ont dépensé depuis l'année dernière des sommes considérables pour multiplier et varier les plaisirs offerts au public. En première ligne des divertissemens, il faut placer la représentation sur une très-grande échelle des incidens les plus remarquables du voyage du capitaine Ross dans la mer polaire arctique. On pourra se faire une idée du grandiose de ce spectacle quand on saura que la scène occupe un espace de plus de 60 mille pieds carrés (équivalant à un carré de 800 pieds de côté), et que certaines parties de décorations qui représentent des masses de rochers ou de glaces s'élèvent à plus de 70 pieds. L'ondulation des vagues est admirablement imitée; les eaux et les glaces flottantes se meuvent avec une perfection qui rend l'illusion complète.

La représentation est divisée en trois grandes scènes. La première montre le *Victory*, bâtiment du capitaine Ross, naviguant au milieu des glaces flottantes dont il est environné de toutes parts. La manière dont le bâtiment manœuvre et vire de bord pour éviter le choc des glaces est d'une exactitude étonnante. D'ordinaire, dans la navigation théâtrale, les vaisseaux ne font que traverser la scène de droite à gauche et de gauche à droite, ne présentant jamais que le côté aux spectateurs. Le simulacre du *Victory* exécute toutes les évolutions d'un navire qui se trouve dans la position dangereuse où on le représente, et fait voir tour à tour

toutes les parties de sa coque et de son gréement. La scène est animée par des ours blancs que l'on voit gravir les rochers ou courir sur les glaces, et qui font entendre leurs hurlemens lugubres. On voit aussi des baleines d'une honnête dimension prendre leurs ébats au milieu des vagues, et lancer réellement de l'eau par leurs évents.

A la seconde scène, tout n'est plus que neige et glace. Le *Victory*, retenu et comme soudé dans les glaces, est dégrée et transformé en habitation d'hiver. C'est dans cette scène que l'on représente la cérémonie de la plantation d'un mât, avec le drapeau anglais, sur le sommet d'un des rochers de la partie du continent américain, nommé, par le capitaine Ross, terre de Booth, en l'honneur d'un des échevins (*aldermen*) de Londres, qui avait fourni généreusement la plus grande partie des fonds nécessaires pour l'expédition. L'équipage du bâtiment et les Esquimaux qui figurent dans cette cérémonie forment des groupes tout-à-fait pittoresques.

La troisième scène représente l'approche de l'été. Les montagnes de glaces sont de nouveau en mouvement, et les vagues recommencent à s'élever et à s'abaisser. On voit l'équipage du *Victory*, partagé dans trois canots, s'efforcer de sortir d'entre les glaces pour gagner la mer libre; puis on aperçoit une des embarcations de l'*Isabella* de Hull. Ces bateaux se joignent; on se reconnaît; la joie la plus vive éclate de part et d'autre, et les intrépides voyageurs, dont on déplorait la perte depuis quatre ans, sont enfin sauvés.

Cette représentation a eu un succès prodigieux, et a été accueillie avec des marques d'un enthousiasme bien rare chez les flegmatiques Anglais. On a particulièrement admiré l'imitation du phénomène de l'aurore boréale, qui a été exécutée au moyen de gaz de différentes couleurs combinées ensemble par un très-

habile chimiste étranger. Les propriétaires du Wauxhall sont dans l'enchantement, et se promettent de voir accourir en foule les habitants de la capitale et des comtés voisins. Qui sait s'ils ne seront pas visités par des amateurs de Paris, et probablement, avant tous autres, par le directeur de notre théâtre nautique?

SOIERIES EN CHINE.

Le commerce de soieries de la Chine prend à San-Yago une extension inquiétante pour les fabriques d'Europe. Une cargaison importante, arrivée depuis peu de Canton, y a trouvé un débit prompt et avantageux. Ce succès a donné l'éveil à quelques spéculateurs, qui ont, à ce qu'on assure, donné des ordres pour que de semblables envois leur fussent promptement faits.

La perfection des soieries chinoises, la beauté des couleurs et le bon marché de la production sont incontestables. L'envoi qui vient d'être mentionné comprend des espèces de tissus qui, jusqu'à présent, n'étaient jamais sortis des ateliers de la Chine, entre autres des velours et des levantines. Ces étoffes de si belles qualités étaient, au dire des commerçans de San-Yago, les premiers essais des ouvriers chinois, qui offrent d'imiter, en les perfectionnant, tous les articles dont les modèles leur seraient présentés.

Cet avis doit profiter à notre industrie; car il est en son pouvoir de parer les coups que lui portera cette terrible rivalité, et cela par un redoublement de soins dans la confection des étoffes et l'application des couleurs, et par des réductions de prix. Il faudra surtout de nouveaux efforts dans l'invention des tissus, des dessins,

des aspects, etc. L'esprit imitateur des Asiatiques devra être mis en défaut par le génie des ouvriers européens, qui sans cesse invente et perfectionne.

La faveur dont jouissent les eaux de Baden augmente chaque année. La présence de hauts personnages habitués de ces eaux, et la quantité de baigneurs et de promeneurs des années précédentes, ont donné l'essor à l'industrie particulière, et l'on compte cette année plus de mille logemens nouveaux à la disposition du public. Les hôtels, remis à neuf, ont presque tous renouvelé leurs mobiliers. On cite celui de la maison de conversation; rien n'égallera, dit-on, le luxe et l'élégance de ses salons. Le gouvernement, de son côté, n'épargne rien pour rendre ce séjour agréable aux étrangers. Il vient de faire établir une route magnifique qui permettra d'approcher en voiture les ruines du vieux château, ruines qu'on sait être l'admiration des voyageurs et leur plus charmant but de promenade.

Cette année, comme les précédentes, Baden sera le rendez-vous de la plus haute et de la plus brillante société.

VICHY,

AUX PYRAMIDES, RUE SAINT-HONORÉ, N° 295.

Dépôt général des fermiers de Vichy. — Eaux naturelles et Pastilles de Vichy.

Ces pastilles, d'un goût agréable, excitent l'appétit et facilitent la digestion. Leur efficacité est aussi reconnue contre la gravelle et les affections calculeuses.

Pour plus de détail, voir l'instruction. Prix : Eau, 1 fr. la bouteille. Pastilles, 2 fr. la boîte; 1 fr. la demi-boîte. On les trouve aussi chez MM Dublanc, pharmacien, rue du Temple n° 189; Esprit, pharmacien, à Chaillot. Dépôts dans toutes les villes de France et de l'Etranger.

A ce Numéro est jointe la planche 1076.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port.*

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDET-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.





Lapin del.

Narbonne.

Chapeau de paille d'Italie orné d'un oiseau Robe de Pékin chinée Pelerine de
Mousseline garnie de Tulle-toilette d'enfant Robe de Jaconas - Capote de gros de Naples

Journal des Dames Rue du Helder

Chaussée d'Antin